Document generated on 04/25/2024 2:51 a.m.

**Bulletin d'histoire politique**

# Genèse des nations et cultures du Nouveau Monde : le magnum opus de l'historiographie moderniste

Éric Bédard

Volume 9, Number 2, Spring 2001

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1060470ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1060470ar

See table of contents

Publisher(s)

Bulletin d'histoire politique
Comeau Éditeurs

ISSN

1201-0421 (print)
1929-7653 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Bédard, É. (2001). Review of [Genèse des nations et cultures du Nouveau Monde : le magnum opus de l'historiographie moderniste]. *Bulletin d'histoire politique, 9*(2), 160–174. https://doi.org/10.7202/1060470ar

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique; VLB Éditeur, 2001

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

# *Genèse des nations et cultures du Nouveau Monde* : le *magnum opus* de l'historiographie moderniste

ÉRIC BÉDARD
*Étudiant au doctorat*
*Université McGill*

Les historiographes de demain qui se pencheront sur les années quatre-vingt-dix découvriront une période de grande turbulence. Après deux décennies de dévouement à une science historique n'en ayant que pour l'empirisme *sérialisable*, des voix se sont élevées contre un paradigme hégémonique qui aurait « sacrifié le sens à la simple description »[1]. Fatigués de lire une histoire québécoise desséchée par la précision et la distance critique et apparemment hermétique aux références étrangères, des empêcheurs de tourner en rond ont voulu ouvrir les fenêtres, s'inspirer de cadres théoriques différents, fournir des pistes neuves sur l'écoulement du temps québécois et ainsi élargir nos horizons. Parmi les procédés retenus pour renouveler notre compréhension du sujet québécois, on retrouve, presque en tête de liste, l'approche comparatiste.

Sans contredit, ce procédé a donné de très beaux fruits à la discipline. À commencer par le livre incontournable de Ronald Rudin *Making History in Twentieth-Century Quebec* paru en 1997. Peu inspiré par les chantiers de recherche ouverts par les historiens étudiant le Québec, Rudin décide de tourner son regard vers l'Irlande. Son objectif est alors moins d'objectiver le cas québécois que de découvrir une société différente. Or au lieu de changer d'objet d'étude une fois pour toutes, Rudin revient de cette expérience avec un éclairage très original sur l'historiographie québécoise. Il critique les prétentions scientifiques et la naïveté objectiviste de toute une génération d'historiens issus de la Révolution tranquille. Loin d'être plus objective que les précédentes, cette génération d'historiens aurait été soumise aux mêmes impératifs du présent. Et dans le Québec des années soixante-dix et

quatre-vingt, ces impératifs furent de faire du Québec une société *normale*, c'est-à-dire urbaine, pluraliste et libérale[2]; capable éventuellement de se prendre en main politiquement. Le grand défi de ces historiens, croit Rudin, a donc été de trouver dans le passé, les signes annonciateurs de cette modernité à l'aide d'une méthodologie nouvelle.

Toujours selon Rudin, cette génération de chercheurs « révisionnistes » — terme maladroit selon plusieurs — a fait récemment l'objet de nombreuses critiques. Parmi les figures de proue de ce « mouvement » critique, il y aurait Jean-Marie Fecteau et Jocelyn Létourneau de la plus « jeune » génération ainsi que Serge Gagnon et Gérard Bouchard de la génération des « révisionnistes ». Ce mode « révisionniste » d'appréhension du passé, estiment ces « post-révisionnistes », aurait atteint ses limites; les promesses liées à la modernisation du Québec après la Révolution tranquille n'auraient pas répondu aux attentes[3].

## I

Si la critique du paradigme « révisionniste » et les déceptions liées aux ratés de la Révolution tranquille semblent réelles, à tout le moins chez Létourneau et Gagnon, le dernier livre de Gérard Bouchard nous présente une thèse tout à fait conforme à l'esprit des chercheurs de sa génération. *Genèse des nations et cultures du Nouveau Monde* est d'une certaine façon le *magnum opus* de l'historiographie moderniste québécoise, probablement sa forme la plus ambitieuse. N'en doutons pas, cette œuvre érudite et très bien écrite qui porte un regard novateur sur le parcours québécois est appelée à une grande carrière. Au panthéon de l'historiographie moderniste, cette *Genèse* portera probablement ombrage à l'ancienne référence qu'était *L'histoire du Québec contemporain* de Linteau-Durocher-Robert.

Un regard superficiel sur l'œuvre de Gérard Bouchard durant la dernière décennie pourrait nous induire en erreur. À première vue, on a le sentiment que son aventure intellectuelle a changé de cap, qu'il aurait presque tourné le dos à son intérêt d'antan pour l'histoire sociale[4] pour se consacrer à de nouveaux champs d'études. Du démographe-sociologue-historien, l'homme de science se serait transformé en recenseur de mythes; après s'être consacré à l'histoire régionale ou micro-histoire, il aurait jeté son dévolu sur la nation et ses représentations symboliques. Bref, on aurait pu croire en l'émergence d'une sensibilité nouvelle, plus critique par rapport à l'approche matérialiste et parfois scientiste de l'historiographie moderniste et moins encline à partager la vulgate de la Grande noirceur ou à liquider d'un trait de plume la référence canadienne-française.

Or il n'en est rien. Si les objets étudiés sont différents, si les intérêts premiers ne sont plus tout à fait les mêmes, si le quantitativisme au quart de tour près ne se retrouve pas dans la *Genèse*, les horizons épistémologique et paradigmatique n'ont pour leur part pas changé d'un iota. Nous nous situons ici dans le même univers référentiel « révisionniste ». La foi renouvelée dans la Science, la quête de la *normalité* pour le Québec et l'adhésion enthousiaste et peu critique au grand récit de la Révolution tranquille en constituent à mon avis les preuves les plus tangibles.

## Contre les «mercenaires de l'actuel»

Dans son second chapitre intitulé « Pourquoi se comparer ? », Bouchard met cartes sur table et dissipe les malentendus possibles quant à un apparent changement de cap. Pour cet historien, pas question de remettre en cause les acquis considérables de l'historiographie moderniste québécoise qui dominerait depuis la fin des années 1970. S'il admet volontiers quelques « carences » ici et là, on ne saurait à ses yeux remettre en cause « un véritable courant scientifique qui a su mettre en place une vision renouvelée du passé québécois » [5]. Grâce à leur rigueur et à une batterie de nouvelles méthodes, ces chercheurs modernistes ont incarné une « réaction nécessaire et féconde à d'autres courants historiographiques qui persistaient à projeter une représentation extrêmement réductrice et appauvrie du passé » [6].

Si cette perspective fut la bonne, si elle portait un germe de renouveau pour le Québec, ce courant moderniste en histoire est cependant bien loin d'avoir épuisé tout son potentiel. Ainsi, pour des raisons que Bouchard ne s'explique pas, les modernistes ont bien peu comparé leur société aux autres. Pourtant, nous dit celui-ci, il y a là tout un continent à explorer. Parce qu'elle constitue « un procédé d'objectivation et d'enrichissement de la connaissance historique » [7], la comparaison permet au chercheur d'avoir une distance critique plus grande par rapport à l'objet étudié. En comparant des faits sociaux semblables, l'historien s'exerce à un certain « déracinement » qui lui permet « d'accéder à une conscience et à un contrôle de ses procédés » [8]. Sans avoir une prise parfaite sur la *vérité* ou le *réel*, l'historien qui s'adonne à la comparaison est plus en mesure de caractériser sa propre société, d'identifier les parcours autres qu'elle aurait pu emprunter dans le passé.

Contrairement à Rudin et à sa comparaison irlandaise, l'objectif de Bouchard n'est pas de « relativiser » l'expérience québécoise mais bien d'en avoir une impression plus juste, plus *objective* [9]. Aux yeux de Gérard Bouchard, cette mise à distance de l'objet étudié par la comparaison est l'un des meilleurs antidotes contre la reconduction des « mythologies et des

fictions collectives »[10]. Admettre, comme le fait Rudin, que les historiens vivent sous l'emprise de leur temps, qu'ils ne peuvent se défaire des préjugés de leur époque, ce serait abdiquer une responsabilité sociale importante. Loin d'être un « mercenaire de l'actuel », l'historien, par son regard détaché du passé, peut devenir un véritable « agent de changement »[11]. Cet appel à la comparaison n'est donc pas un plaidoyer en faveur d'une recherche contemplative détournée des contingences du présent mais plutôt un défi lancé aux chercheurs qui voudraient éclairer plus *objectivement* le passé en vue de mieux appréhender l'avenir[12].

Nous sommes donc en face d'un historien qui reste fidèle à ses intentions primordiales. Loin de tourner le dos aux visées de sa génération de chercheurs, loin de proposer une réforme en profondeur de l'historiographie moderniste auquel il adhère sans réserve, Bouchard souhaite plutôt lui donner un nouveau souffle, une nouvelle impulsion. Un peu plus et on croirait voir la fuite en avant d'un courant de pensée qui a fait l'objet de vives critiques durant les dernières années. « Le virage que nous préconisons, écrit-il, vers l'histoire comparative peut être vu comme un complément et un prolongement attendu — parmi d'autres possibles — de l'historiographie moderniste »[13].

## La quête de la *normalité*

Cette meilleure capacité d'objectivation du passé québécois, poursuit Bouchard, rendue possible grâce à « l'historiographie moderniste », nous aura permis de contrer les « illusions de la singularité »[14] si chères aux traditionalistes d'autrefois. Avec le progrès des recherches, on en est venu à mettre en cause l'archétype du Canadien français paysan, sédentaire et replié sur sa terre. Mieux outillée qu'auparavant, la recherche moderniste aurait permis de battre en brèche le « discours de la différence ». Peu à peu, croit Bouchard, on aurait en effet découvert que loin d'être isolé et unique dans sa manière d'aménager ce nouveau continent, le Canadien français fut semblable à bien d'autres colons. Ces nouvelles perceptions offertes par la recherche auraient permis de dépasser le « vieux » débat sur le retard qui fut celui de la « génération précédente ». En fait, nous dit Bouchard, « l'esprit de l'entreprise » moderniste fut de montrer « l'évolution normale » d'une société en construction[15].

Or comment faire valoir sa *normalité* sinon en se comparant. Mais se comparer à qui ? Aux yeux de Bouchard, seules les « collectivités neuves » constituées, comme le Québec, de descendants d'Européens partageant peu à peu une conception collective distincte de la métropole peuvent s'avérer de bons sujets de comparaison. On entrevoit dès lors les immenses ambitions de

Bouchard. Car le chantier est vaste, les interrogations nouvelles et les perspectives stimulantes. Bouchard consacre trois chapitres à des collectivités neuves. Pour chacune, il fait ressortir les similitudes et les différences mais l'objectif est cependant toujours le même : montrer que le Québec n'a pas eu un parcours exceptionnel, que les autres collectivités neuves ont eu à faire face à des défis similaires, que leurs réactions ont peut-être de quoi nous inspirer.

Ainsi en est-il de l'Amérique latine et plus particulièrement du Mexique. Bouchard note que les Mexicains ont très tôt intégré l'indianité à leur imaginaire national. Contrairement aux Canadiens français, ils exalteront la diversité de leur population, y verront même un signe distinctif, une originalité riche de sens qui leur permettra de rompre plus facilement les liens avec la métropole. Toutefois, une fois la rupture consommée, l'espoir d'une vie nouvelle sur le continent aura du mal à prendre forme. Le Québec peut donc se rassurer. Ses « angoisses traditionnelles [...] ne lui sont pas spécifiques, loin de là. Après cinq siècles, l'Amérique latine s'interroge encore sur son identité, son appartenance continentale » [16]. Le Québec est loin d'être le seule société aux prises avec des crises existentielles, nous dit Bouchard, nous sommes *normaux*.

Si on se compare avec l'Australie, les différences avec le Québec sont aussi nombreuses que le sont les similitudes. Contrairement à ce qui s'est fait au Québec, les Australiens ont eu longtemps honte de leurs origines. Au lieu de représenter leur pays comme un vaste réservoir de forçats, ils ont longtemps envisager l'Australie des débuts comme le prolongement d'un glorieux empire. Cet « alibi impérial » ne freinera cependant pas pour autant le développement d'un imaginaire distinct. Très tôt, l'élite australienne se montrera très fière des différences linguistiques du pays. Parmi les similitudes entre le Québec et l'Australie, Bouchard note une période similaire de grande noirceur après la Deuxième Guerre mondiale. Ce pays d'Extrême-Orient est alors le théâtre d'une véritable chasse aux sorcières contre des communistes. Par la suite, les années soixante sont témoin, comme au Québec, d'une grande effervescence culturelle et d'une plus grande ouverture sur le monde. Comme ici, une nouvelle historiographie moderniste favorisera l'émergence d'une nouvelle mémoire.

Nous pourrions ainsi continuer la liste des différences et des similitudes que le Québec entretient avec la Nouvelle-Zélande, le Canada anglais ou les États-Unis. Le lecteur intéressé pourra se référer à l'ouvrage. Qu'il soit cependant averti du grand dessein que poursuit Bouchard : décrire notre *normalité*. Si notre passé recèle certaines zones d'ombre, nous n'avons pas à rougir ; d'autres les ont traversées et ils ne s'en portent pas moins bien. Ces

comparaisons sont intéressantes dans la mesure où elles nous révèlent à nous-mêmes, dans la mesure où elles font ressortir notre vraie singularité.

## La Révolution tranquille: «après le repli, le dépli»...

Toutes ces comparaisons sont bien intéressantes mais quel est en bout de ligne le trait qui distingue le plus le Québec des autres collectivités neuves? La réponse s'impose d'elle-même, le fait saute aux yeux: le Québec est l'une des seules sociétés, insiste Bouchard, à ne pas avoir acquis son indépendance politique[17]. Dès lors, que s'est-il passé? Pourquoi les Canadiens français devenus Québécois n'ont-ils pas suivi une autre route?

Cette question taraude les historiens depuis longtemps. Elle se situe dans l'horizon de la problématique du «retard» de la société canadienne-française. Jusqu'à maintenant, deux grandes causes ont été identifiées pour expliquer cette *anomalie* pour les uns, ce *fait social* pour les autres. La première grande cause nous vient de Maurice Séguin et de ses nombreux disciples. La Conquête aurait déstructuré la société canadienne naissante, lui infligeant des blessures fatales, irréparables[18]. La seconde grande cause de cette non-indépendance est attribuée à l'emprise du clergé. Après avoir pris le parti du conquérant contre le peuple lors des Rébellions de 1837, le clergé aurait jeté son dévolu sur une société anesthésiée par une défaite humiliante. On reconnaît ici la thèse du «contrôle social» du pouvoir clérical qui, à l'aide d'institutions telles les collèges classiques et d'une autorité morale transgressant souvent l'univers de la pure spiritualité, aurait étouffé toutes velléités de transformations radicales de la société canadienne-française[19].

De manière implicite pour la première, explicite pour la seconde, Gérard Bouchard rejette ces deux grandes explications de la non-indépendance du Québec. Événement important nous dit Bouchard, la Conquête anglaise n'en constitue pas pour autant un moment fatal. S'inspirant des travaux de Bernard Andrès, Bouchard voit se développer après ce changement d'empire une «génération post-conquête» qui souhaite prendre part à l'insurrection américaine. Cette même sympathie pour les idées républicaines américaines trouve un écho favorable quelques décennies plus tard chez toute une classe de politiciens canadiens. Papineau, un «homme du Nouveau Monde» et ses partisans défendront une «pensée continentale très explicite»[20] qui recueille un fort appui populaire. Bouchard ne voit donc pas la Conquête comme une cause déterminante d'un quelconque retard. Il insiste sur le fait qu'une pensée continentale se développe au point de proposer un modèle très moderne de société aux habitants de la vallée du Saint-Laurent.

Après l'échec des Rébellions, ces idées libérales et cet attrait pour le continent laissent place à une «idéologie de conservation» et à une «pensée

équivoque » qui, « par défaut », emprunte la « voie culturelle ». Émerge dès lors, une « vision passéiste, défensive et repliée de la nation »[21]. À qui imputer la responsabilité d'un tel changement de cap ? Pas seulement au clergé, de répondre Bouchard qui d'emblée se montre plutôt sceptique face à la thèse du « contrôle social ». Selon lui, si le clergé devient si puissant, s'il exerce une influence si grande, cela découle du « désistement des autres acteurs sociaux »[22].

Le plus important de ces acteurs sociaux est très certainement l'élite culturelle qui se réfugie, pour presque un siècle, dans le paradigme de la survivance française. Au lieu de proposer aux Canadiens français une destinée manifeste américaine, cette élite s'invente une mémoire longue toute française. En faisant cela, elle tourne le dos aux inclinations naturelles du peuple « immergé dans la réalité et les rêves du continent »[23]. Axée davantage sur le mode dépressif, cette pensée de la survivance se présente comme le contre-pied du caractère national américain ; d'où une survalorisation de la paysannerie qu'on présente comme la meilleure garante des valeurs traditionnelles de la nation. Sur le plan linguistique, cette élite conservatrice condamne tout écart à la norme française. Cette fixation, déplore Bouchard, appauvrira notre imaginaire collectif. Au lieu de créer un univers symbolique original riche d'emprunts faits au peuple épris « de liberté, d'ensauvagement et de conquête »[24], cette élite tombe dans la « répétition servile » et les « pales répliques »[25] des grands classiques français. Dépendante d'une France mythique dont elle ne cesse de glorifier la grandeur et les vertus, cette élite vit dans un « univers piégé »[26] où elle ne pourra jamais développer autre chose que des inhibitions et de lourds complexes.

L'absence de rupture avec la France et l'incapacité d'épouser les valeurs du Nouveau Monde ne sont pas la conséquence fatale et irréversible de la Conquête anglaise ni d'une forme ou d'une autre de « contrôle social » exercé par le clergé. N'eut été de cette élite culturelle hésitante et pudibonde, le parcours québécois aurait pu être différend. Plutôt que de prendre le grand large de la modernité du continent, cette élite s'est nourrie de nostalgie et s'est fabriquée une pensée qui ne collait ni au vécu des classes paysannes et ouvrières, ni aux nouvelles réalités de l'industrialisation et de l'urbanisation. Au lieu de s'ouvrir aux idées libérales et radicales, elle a fixé son regard dans le rétroviseur des idées du monde ancien. Avant même de naître et de prendre son envol, cette jeune société se faisait vieille…

Heureusement, explique Bouchard, une nouvelle élite allait venir à la rescousse après la Seconde Guerre mondiale. Débute alors une grande période d'effervescence qui culminera durant les années de la Révolution tranquille. Cette nouvelle élite rejette le parti pris défaitiste de la survivance qui avait été le « fondement culturel au pouvoir du clergé et de la petite

bourgeoisie conservatrice »[27]. Ce virage fut selon lui la conséquence d'un rapprochement entre l'élite et le peuple. Peu à peu, on réussit à s'affranchir de la référence française — parfois en profanant ses grands classiques — et on accepte son américanité. Avec les années soixante, écrit Bouchard, toute une nouvelle élite regarde vers l'avenir en s'arrachant à un passé étouffant qui n'en avait que pour les exploits de Dollard des Ormeaux et les martyrs canadiens. « Les Canadiens français avaient été des héritiers (ou des "perdants"), ils seraient désormais des fondateurs. Après le repli, le dépli »[28]. Finie l'ère des pleurnichards qui s'apitoyaient sur leur sort; vivement l'arrivée des battants qui, prenant d'assaut l'État québécois et ses nouvelles institutions publiques, viendraient donner de véritables aspirations à ce peuple tenu en captivité par des gens se nourrissant des lubies du passé.

À lire Bouchard, on sent que cette nouvelle ère n'a eu que des effets bénéfiques. À ses yeux, la Révolution tranquille — pour reprendre une formule de Clémenceau — est un bloc et on ne saurait critiquer certains de ses accomplissements sans pénétrer les zones ombrageuses de la mauvaise pensée. Les années soixante consacrent d'une certaine façon l'entrée du Québec dans la modernité. Fier de son américanité, riche d'une pensée radicale, fort d'une élite qui redéfinit les mythes fondateurs, le Québec peut envisager le futur avec sérénité. Dans l'esprit de Gérard Bouchard, la Révolution tranquille fut un élan de rupture tout à fait sain qui annonce une destinée manifeste pour le Québec.

Or, constate-t-il, non sans appréhension, cet élan créateur semble s'essouffler depuis le début des années quatre-vingt-dix. L'engouement de certains chercheurs pour la post-modernité, synonyme à ses yeux d'un retour à la pensée équivoque, et les « appels à la tradition d'avant la Révolution tranquille » prennent le « visage de l'impasse »[29]. Dans un tel contexte, sa *Genèse* est une défense érudite et très énergique d'un héritage que d'aucuns voudraient détruire alors même qu'il n'aurait pas donné tous ses fruits. Contrairement à ce que laissait entendre Ronald Rudin, Gérard Bouchard n'est donc pas un « post-révisionniste ». Loin d'un Serge Gagnon qui conteste certaines valeurs et réalisations d'une Révolution tranquille autrefois considérée comme une nouvelle hégire[30], Bouchard reste conforme tant à l'esprit qu'à la lettre des idéaux de jadis; s'il monte au créneau, c'est pour s'en prendre à ceux qui voudraient remettre en cause l'inspiration du projet moderniste québécois.

## II

La principale cible de Gérard Bouchard est la « pensée équivoque » d'une certaine élite culturelle canadienne-française qui, affirmait-il déjà dans

*Quelques arpents d'Amérique*, aurait affiché « une sorte de refus de l'américanité »[31]. À lire Bouchard, il existait une nette démarcation entre cette élite qui se nourrit d'une culture franco-française de remplacement et un peuple « immergé » dans la réalité américaine. Je voudrais discuter dans les prochaines lignes de ce clivage élite/peuple, ainsi que de sa vision de la France et du rapport qu'auraient entretenu les élites issues de la Révolution tranquille à la vieille métropole.

## Les «exilés de l'intérieur»

Dans la société canadienne-française d'avant la Seconde Guerre mondiale, l'élite culturelle est fille du peuple ; nos quelques intellectuels se sentent organiquement liés au sort des petites gens[32]. Ce fait sociologique avait frappé Lord Durham lors de son passage dans le Bas-Canada. « Ainsi, écrit-il dans son célèbre rapport, les personnes les plus instruites de chaque village appartiennent aux mêmes familles et au même rang de naissance que les habitants illettrés que je viens de décrire. Ils leur sont attachés par tous les souvenirs de l'enfance et tous les liens du sang. La plus parfaite égalité règne dans leurs relations : celui qui est supérieur par l'instruction n'est séparé du paysan singulièrement ignare qui le coudoie par aucune barrière d'usage et de fierté d'intérêts »[33]. Les membres de cette élite dont parle Bouchard ont souvent été élevés sur une terre ; ils connaissaient mieux que les gens de notre époque la vie paysanne. Leur idéalisation, leur nostalgie de ce mode de vie ne témoignaient-elles pas d'une fidélité au dur labeur des parents, à l'esprit de sacrifice qui leur avait permis de s'éduquer ? Comme l'a souvent répété Fernand Dumont, ne serait-il pas plus juste de comparer les membres de cette élite à des exilés de l'intérieur désirant — souvent maladroitement — rester digne de leur communauté première ?

Par ailleurs, l'hypothèse de l'américanité du peuple — dans son imaginaire symbolique — me semble fragile. Dans *Quelques arpents d'Amérique*, Bouchard nous convainc que les Canadiens français du Saguenay ont fait face à des défis quotidiens beaucoup plus proches de ceux des colons de la frontière américaine que des paysans du Périgord ; les défis de la subsistance matérielle dans le nouveau continent et la fondation de nouveaux villages ou de nouvelles paroisses en plein XIX$^{e}$ siècle étaient probablement soumis aux mêmes types de nécessités. Or cette « immersion » du peuple dans la réalité du Nouveau Monde fut-elle nécessairement synonyme d'un rejet ou d'un oubli de la France des ancêtres ? Rien de moins certain si on se réfère à Tocqueville et à ... Caïus Lacroix !

Dans une lettre à l'abbé Lesueur datée du 7 septembre 1831, l'auteur de *Démocratie en Amérique* décrit la chaleur des « paysans » à l'endroit de la

vieille métropole : « Ils sont aussi Français que vous et moi. Ils nous ressemblent même bien plus que les Américains des États-Unis ne ressemblent aux Anglais. Je ne puis vous exprimer quel plaisir nous avons éprouvé à nous retrouver au milieu de cette population. Nous nous sentions comme chez nous, et partout on nous recevait comme des compatriotes, enfants de la *vieille France* » [34]. Et que dire de l'attachant Caïus Lacroix, vaillant agriculteur de Bellechasse, pour qui « un Français chez nous, c'est de la grande visite ». Selon une description méticuleuse faite par son fils Benoît, devenu plus tard un Dominicain reconnu pour ses travaux sur les croyances populaires, le pays du père Caïus, ce furent « les *Canadiens* vivants qui ont de la race, de la fierté et du cœur, qui aiment la terre, le fleuve, les montagnes ; ce sont les ancêtres de France ; c'est la France » [35]. Tant chez les paysans décrits par Tocqueville que chez Caïus Lacroix, l'amour de la France, à tout le moins sa place importante dans l'imaginaire national semblent le fait de petites gens. Il faudrait bien sûr beaucoup plus que deux citations pour contredire la thèse fondamentale de Bouchard. Admettons tout de même que ces cas ont valeur d'exemple et nous permettent de douter du bien-fondé des hypothèses bouchardiennes sur l'américanité du peuple.

## Métropole réelle ou mythique ?

Ce qui frappe également chez Bouchard, c'est qu'il présente la France comme la métropole du Canada français, tout comme l'Angleterre avait été celle du Canada anglais, de l'Australie ou de la Nouvelle-Zélande. Pour ces trois derniers pays, la métropole aurait servi « d'alibi » aux élites qui, au lieu d'imiter servilement les Anglais, auraient perçu cette tutelle comme l'opportunité d'une grandeur impériale. Cet « alibi » n'aurait pas été pour eux une source d'inhibition ou de complexe mais de dépassement.

D'une part, il importe de rappeler que la France n'était plus la métropole réelle des Canadiens français entre 1850 et 1950. Minorité culturelle au sein d'un empire sur lequel le soleil ne se couchait jamais, la position de l'élite canadienne-française devenait très difficile — surtout après la défaite des Rébellions. Ce « continuisme » des élites avec une France fantasmatique n'était-il pas, lui aussi, une sorte « d'alibi » destinée à fournir un peu plus de tonus à cette société précaire ? De plus, cet « alibi impérial » que les élites d'ici ont invoqué pour justifier la destinée manifeste du Canada français en Amérique, ne fut-il pas d'abord « l'alibi » du catholicisme romain ? Cette France mythique dont nous parle Bouchard était au fond celle des Lamennais et des Veuillot. Ces intellectuels catholiques français ont fourni à notre élite culturelle les motifs d'une grandeur spirituelle et d'une mission providentielle. Les utopies qui en sont issues — que Bouchard attribue au

mode épique minoritaire de la « pensée équivoque » — n'ont-elles pas solidifié l'éthos communautaire de la société canadienne-française, lui permettant ainsi de traverser les pires épreuves ? Si elles n'ont certes pas permis un enrichissement matériel, en plus de retarder l'avènement d'un État keynésien — et on peut le déplorer — ces utopies n'ont-elles pas en revanche fortement contribué à la solidité du lien social ? On l'aura compris, il ne s'agit pas ici de faire l'apologie de ces utopies, ni de souhaiter leur retour. Il importe néanmoins de rappeler que sans celles-ci, sans ce lien social tricoté serré, rien ne nous dit que le fait français en Amérique aurait perduré. En effet, si l'élite culturelle avait massivement suivi les idées des Rouges partisans de l'annexion aux États-Unis, peut-être serions-nous aujourd'hui un État américain semblable à la Louisiane ? Nous serions alors bien loin de l'indépendance politique.

## La francophilie des élites issues de la Révolution tranquille

Aux yeux de Bouchard, la symbiose entre le peuple et son élite est le fait marquant de la Révolution tranquille. Pourtant, outre l'attrait de certains pour le *joual*, Bouchard donne bien peu d'exemples pour illustrer ce rapprochement. Pour ma part, je serais plus enclin à croire, comme Hubert Guindon[36], Charles Taylor[37], Jean-Jacques Simard[38] ou Jacques Grand'Maison[39] que cette nouvelle élite — cette « nouvelle classe » — légitime son pouvoir par cette idée d'un rapprochement avec le peuple mais de là à y voir la réalité, il y a un pas qu'on ne devrait pas franchir. Le peuple de cette nouvelle classe était imaginé ; rien ne nous dit que cette configuration symbolique coïncidait cependant avec le réel. Dans une large mesure, cette nouvelle classe, comme l'ancienne élite culturelle, était issue du peuple mais incarnait-elle pour autant ses aspirations les plus intimes ? On peut en douter. On n'a qu'à se souvenir de la méfiance qu'a inspirée cette batterie de jeunes experts chez beaucoup de gens non-instruits dans les campagnes. Signe que la symbiose n'était pas si solide : durant les années soixante, de larges pans de l'électorat populaire vont continuer de voter pour les candidats de l'Union nationale et donneront, surtout dans les circonscriptions rurales, un solide appui aux Créditistes[40]. Au lieu de comprendre les doléances du ce bon peuple, la nouvelle classe tournera au ridicule ces programmes politiques conservateurs qui témoignaient d'un certain malaise. En 1976, le Parti Québécois s'impose moins parce qu'il devient l'instrument d'épanouissement du peuple que parce qu'il incarne l'alternative québécoise aux forces fédérales de centralisation. Autre temps, autres mœurs, le Parti québécois, dont les militants en régions sont souvent d'anciens Créditistes ou Unionistes, est la version

nouvelle de l'autonomisme provincial. Toutefois, cette donnée électorale qui portera le Parti québécois au pouvoir en 1976 fera croire à la « nouvelle classe » que ses visées étaient les bonnes, que ses propres aspirations pour le Québec étaient celles du bon peuple... Rien de moins certain à mon avis.

Soyons toutefois plus précis. Gérard Bouchard parle moins d'un rapprochement matériel de l'élite avec les classes populaires que d'un rapprochement symbolique. Évidemment, les intellectuels issus de la Révolution tranquille n'ont ni le style ampoulé d'un Victor Barbeau, ni ne partagent la francophilie exaltée d'un Édouard Montpetit ou d'un Olivar Asselin. Toutefois, la norme française est restée très forte chez eux et je crois que Bouchard la minimise. En histoire par exemple, les grandes œuvres de la génération précédente — celles des Fernand Ouellet et Louise Dechêne pour les plus vieux, de Paul-André Linteau et Gérard Bouchard pour les plus jeunes — ont très souvent été inspirées par l'école française des Annales. Que ces historiens se consolent cependant car ils ne furent pas les seuls ! Par ailleurs, chez les intellectuels engagés des années soixante et soixante-dix, la France a été un pôle d'attraction déterminant. Les penseurs personnalistes, démontraient récemment Meunier et Warren, eurent une influence immense chez plusieurs réformateurs canadiens-français [41]. Les plus radicaux — notamment chez *Parti Pris* — trouvèrent en Jean-Paul Sartre et Albert Camus des penseurs extrêmement inspirants, voire incontournables pour appréhender le réel québécois [42]. Plus tard, les groupes marxistes-léninistes et des revues telles que *Socialisme québécois*, *Stratégie* et *Chroniques* firent largement écho aux confrontations doctrinales parisiennes qui opposèrent certains monstres sacrés de la Rive gauche [43].

Mais si la norme française persiste après 1960, il ne s'agit certes pas de la même France. Comme l'a bien fait remarquer Pierre Savard dans son étude sur Tardivel, il a toujours existé deux France dans l'esprit des Canadiens français [44]. Il y a d'abord la France classique du XVII$^{e}$ siècle, des penseurs catholiques et ultramontains du XIX$^{e}$, des personnalistes du XX$^{e}$ ; il y a ensuite l'autre France, celle des Lumières et de la Révolution française au XVIII$^{e}$, de Lamartine, Hugo et de la Troisième république au XIX$^{e}$ et celle de Jean-Paul Sartre au XX$^{e}$. L'élite de la Révolution tranquille fera triompher cette seconde France. Au lieu de s'affranchir de la métropole d'origine, elle en épousera son versant républicain et laïc. Notons cependant que le mimétisme n'en sera pas moins grand et l'aliénation moins présente. Cette francophilie nouveau genre de l'élite issue de la Révolution tranquille se traduira par une volonté féroce et souvent ingrate de décléricaliser toutes nos institutions publiques, d'imposer la laïcité contre vents et marées et de tout judiciariser au nom d'une vision abstraite de l'individu. Refusant d'emblée toute nouvelle synthèse qui intégrerait certaines dimensions du passé

canadien-français, la nouvelle élite a cherché dans l'autre France, un modèle de société pour le Québec.

Toutes ces remarques critiques ne doivent pas ralentir celui ou celle qui cherche désespérément une interprétation stimulante de notre histoire à se précipiter sur ce livre important et remarquable à bien des égards. Toutefois, ce lecteur impatient sera peut-être déçu de redécouvrir le même univers référentiel que l'on nous sert depuis les années 1970. Car l'exotisme et l'enrichissante nouveauté des comparaisons avec le Mexique, l'Australie ou la Nouvelle-Zélande n'auront pas eu raison de ce grand récit de la Révolution tranquille selon lequel l'après 1960 serait une sorte d'âge d'or libérateur. Cette *Genèse* nous conforte, encore une fois, sur notre normalité et sur les choix que nous avons faits à une certaine époque.

Si la comparaison est censée permettre à l'historien de devenir un « agent de changement » alors ce livre n'aura hélas pas rempli sa mission. Au contraire, celui-ci servira probablement de caution à celles et à ceux qui vivent confortablement des « acquis » de la Révolution tranquille et qui sont convaincus d'être dans le droit chemin de l'Histoire. En refermant ce livre, ces *satisfaits* et autres parvenus du « modèle québécois » risquent de répéter en cœur, dans le confort douillet de leurs petites certitudes : « Que nous avons bien fait de nous débarrasser de cette élite culturelle ! Que nous sommes bons et modernes ! ».

NOTES ET RÉFÉRENCES

1. Jean-Marie Fecteau, « Entre la quête de la nation et les découvertes de la science. L'historiographie québécoise vue par Ronald Rudin », *Canadian Historical Review*, vol. 80, no. 3, septembre 1999, p. 459.

2. Voir à ce sujet Jocelyn Létourneau, « Production historienne portant sur le Québec », *Recherches sociographiques*, vol. XXXVI, no. 1, 1995, p. 9-46.

3. Ronald Rudin, *Making History in Twentieth-Century Quebec*, Toronto, University of Toronto Press, 1997, p. 216.

4. Voir Gérard Bouchard, « L'histoire sociale au Québec. Réflexions sur quelques paradoxes », *RHAF*, vol. 51, no. 2, automne 1997, p. 243-269. Cet article très critique peut laisser voir un changement de perspective.

5. Gérard Bouchard, *Genèse des nations et cultures du nouveau monde. Essai d'histoire comparée*, Montréal, Boréal, 2000, p. 71.

6. *Ibid.*, p. 71.

7. *Ibid.*, p. 38.

8. *Ibid.*, p. 51.

9. Ronald Rudin a déjà mis en garde les chercheurs comparatistes comme Bouchard contre une telle prétention. Voir Ronald Rudin, « Le rôle de l'Histoire comparée dans l'historiographie québécoise » dans Robert Comeau et Bernard Dionne (dir.), *À propos de l'histoire nationale*, Sillery, Septentrion, 1998, p. 103-113.

10. Gérard Bouchard, *Genèse...*, p. 38.

11. *Ibid.*, p. 51.

12. Gérard Bouchard est très fidèle à la grande ambition qu'il se fixait dans son premier livre important: « L'histoire, écrivait-il en 1972, est l'une des rares sciences de l'homme encore capables aujourd'hui de se consacrer tout entière à une libre réflexion d'ensemble sur l'homme et la société ». Voir *Le village immobile. Sennelly-en-Sologne au XVIIIe*, Paris, Plon, 1972, p. 15.

13. Bouchard, *Genèse...*, p. 72.

14. *Ibid.*, p. 12.

15. *Ibid.*, p. 72.

16. *Ibid.*, p. 219.

17. *Ibid.*, p. 60.

18. Maurice Séguin, « Les normes », dans Robert Comeau (dir.), *Maurice Séguin, historien du pays québécois*, Montréal, VLB Éditeur, 1987; Michel Brunet, *La présence anglaise et les Canadiens. Études sur l'histoire et la pensée des deux Canada*, Montréal, Beauchemin, 1958; Jean Lamarre, *Le devenir de la nation québécoise selon Maurice Séguin, Guy Frégault et Michel Brunet, 1944-1969*, Sillery, Septentrion, 1993.

19. Sur l'hypothèse du contrôle social, voir notamment les ouvrages suivants, dans l'ordre chronologique: René Hardy, *Contrôle social et mutation de la culture religieuse au Québec*, Montréal, Boréal, 1999; Marcel Bellavance, *Le Québec et la confédération: un choix libre? Le clergé et la constitution de 1867*, Sillery, Septentrion, 1992; René Hardy, *Les Zouaves. Une stratégie du clergé québécois au XIXe siècle*, Montréal, Boréal Express, 1980; Nadia F. Eid, *Le clergé et le pouvoir politique au Québec*, Montréal, Hurtubise, 1978.

20. Gérard Bouchard, *Genèse...*, p. 98.

21. *Ibid.*, p. 105.

22. *Ibid.*, p. 107.

23. *Ibid.*, p. 103.

24. *Ibid.*, p. 156.

25. *Ibid.*, p. 149.

26. *Ibid.*, p. 150.

27. *Ibid.*, p. 177.

28. *Ibid.*, p. 167.

29. *Ibid.*, p. 179.

30. Serge Gagnon, *Religion, Moralité, Modernité*, Québec, P.U.L., 1999.

31. Gérard Bouchard, *Quelques arpents d'Amérique*, Montréal, Boréal, 1996, p. 10.

32. Dans son ouvrage sur les collèges classiques, Claude Galarneau démontre clairement que jusqu'à la fin du XIXe siècle, les finissants des collèges classiques étaient issus en grande majorité des milieux modestes (agricole ou artisan). Nos notables furent, dans leur très vaste majorité, d'origine modeste. Claude Galarneau, *Les collèges classiques au Canada*, Montréal, Fides, 1978, p. 142-143.

33. Cité dans Marcel Rioux, *Un peuple dans le siècle*, Montréal, Boréal, 1990, p. 22.

34. Cité dans Luc Bureau, *Pays et Mensonges. Le Québec sous la plume d'écrivains et de penseurs étrangers*, Montréal, Boréal, 1999, p. 362.

35 Benoît Lacroix, *La foi de ma mère*, Montréal, Bellarmin, 1999, p. 377-378. Le père Lacroix rapporte une chanson que fredonnait souvent son père : « Jadis, la France sur nos bords/ Jeta sa semence immortelle/ Et nous, secondant ses efforts/ Avons fait la France nouvelle (puis venait le refrain) Ô Canadiens, rallions-nous/ Et près du vieux drapeau/ Symbole d'espérance/ Ensemble crions à genoux/ Vive la France ! »

36. Hubert Guindon, « Social unrest, social class, ans Quebec's bureaucratic révolution », dans *Quebec society : tradition, modernity, and nationhood*, Toronto, UTP, 1988, p. 27-37.

37. Charles Taylor, « Le nationalisme et l'intelligentsia au Québec », dans *Rapprocher les solitudes*, Québec, PUL, 1992, p. 1-25.

38. Jean-Jacques Simard, *La longue marche des technocrates*, Laval, Saint-Martin, 1979.

39. Jacques Grand'Maison, *La nouvelle classe et l'avenir du Québec*, Montréal, Stanké, 1979.

40. Jean Hamelin et Jean-Paul Montminy, « La mutation de la société québécoise, 1936-1976, ruptures, continuités », dans Fernand Dumont, Jean Hamelin, Jean-Paul Montminy, *Idéologies au Canada français 1940-1976*, tome 1, Québec, PUL, 1981, p. 45-59.

41. Voir E.-Martin Meunier et Jean-Philippe Warren, « L'horizon personnaliste de la Révolution tranquille », *Société*, no. 20/21, été 1999, p. 347-448.

42. Voir André-J. Bélanger, *Ruptures et constantes*, Montréal, Hurtubise, 1977.

43. Voir Pierre Milot, *Le paradigme rouge. L'avant-garde politico-littéraire des années 70*, Candiac, Balzac, 1992.

44. Pierre Savard, « Les deux France » dans *Jules-Paul Tardivel, la France et les États-Unis 1851-1905*, Québec, P.U.L., 1967, p. 43-78.